



Corneille
Œuvres complètes

III

TEXTES ÉTABLIS, PRÉSENTÉS
ET ANNOTÉS
PAR GEORGES COUTON

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

CORNEILLE

*Œuvres
complètes*

III

TEXTES ÉTABLIS, PRÉSENTÉS
ET ANNOTÉS
PAR GEORGES COUTON

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1987.

LETTRES DE PIERRE CORNEILLE À L'ABBÉ DE PURE

À Rouen ce 9 juillet 1658¹.

Monsieur

L'inquiétude dont vous m'écrivez n'est pas une petite marque de votre amitié, et me fait bien voir que j'ai eu raison d'y prendre une entière confiance. Je me suis enhardi de vous écrire en faveur d'un de mes parents, qui porte même nom que moi et est mon cousin germain². Il a été lâchement outragé par le fils de M. Du Mesnil Haudrey son voisin au pays, qui est premier capitaine au régiment de Grammont, et par conséquent tire sa^a plus forte recommandation de l'hôtel de Grammont. Je sais le pouvoir que vous y avez, et comme j'ai cru qu'il y aurait quelque incivilité de vous prier de solliciter contre un gentilhomme qui est créature de M. le Maréchal³, je vous ai écrit seulement pour vous prier d'affoiblir^b le secours qu'il pourrait tirer de ce côté-là, et de faire en sorte s'il se peut que^c l'affaire s'accommode par votre moyen. Ils^d étaient d'accord pour les intérêts civils et ses parties ont voulu longtemps remettre à moi seul la satisfaction⁴ d'honneur. Je n'ai pas voulu m'en charger seul, et ai fait en sorte qu'ils ont nommé un gentilhomme de leurs amis à l'avis duquel j'ai passé pour pacifier les choses. On nous a dédit l'un et l'autre à cause que nous avons trouvé à propos que l'offensant demandât pardon à l'offensé, bien que nous en ayons exténué la manière, pour la rendre la plus douce qu'il a été possible et je m'assure que si M. le Maréchal était en France et^e qu'il en daignât être seul juge il la réglerait en une forme plus avantageuse pour nous que nous ne la demandons. L'outrage est grand, et

intéresse toute notre famille. Mon^a parent en poursuit la réparation au Conseil¹, et outre la ruine qu'un si long procès leur apportera, il a à craindre qu'ils ne se rencontrent². Ils sont tous deux gens de cœur et de main³ et de plus, proches voisins, ce qui augmente le danger. J'avais donc donné une lettre à ce^b parent pour vous, et l'avais adressé chez M. Lamy où il n'a pu vous rencontrer. Ce n'est pas sans doute celui dont M. Lucas⁴ vous a donné avis et à qui vous avez rendu visite puisqu'il ne vous a point rendu de lettres de ma part. Je n'ai point eu des siennes^c depuis quinze jours, il me mandait que quelque assiduité qu'il eût rendu au Palais⁵ il n'avait pu vous trouver, que sa femme lui avait mandé que ses parties étant retournées, l'avaient fait de nouveau rechercher d'accord⁶ par l'entremise d'un capucin qui prêchait l'octave en leur quartier, et qui est frère de ma femme⁷, qu'il attendait dans deux jours quel effet aurait produit sa médiation, et m'en donnerait avis. Depuis ce temps-là je n'ai eu aucunes nouvelles ni de lui ni du capucin mon^d beau-frère, et je le crois retourné au pays⁸. Néanmoins puisque vous avez déjà pris tant de peine en ma considération achevez^e s'il vous plaît et prenez encore celle de l'envoyer chercher à son hôtellerie, et m'en faites savoir des nouvelles. Il loge au Paon tout contre la poste de Rouen où vous envoyez vos lettres et comme je vous l'ai déjà dit il porte même nom que moi et je regarde son affaire comme si c'était la mienne, je n'en ai écrit qu'à M. de Boisrobert et à vous mais si elle ne s'accorde j'en importunerai tous mes amis, et irai moi-même la solliciter si mes affaires et ma santé me le permettent. J'abuse bien de votre bonté, mais aussi j'y prends une confiance parfaite. Mon frère vous salue, et travaille avec assez de chagrin. Il ne donnera qu'une pièce cette année⁹. Pour moi, la paresse me semble un métier bien doux, et les petits efforts que je fais pour m'en réveiller s'arrêtent à la correction de mes ouvrages¹⁰. C'en sera fait dans deux mois, si quelque nouveau dessein ne l'interrompt. J'en voudrais avoir trouvé un¹¹. Je suis de tout mon cœur

votre très humble et très obligé serviteur

Monsieur

Je vous envoie un méchant sonnet que je perdis hier au jeu contre une femme dont le visage et la voix valent bien quelque chose¹. C'est une bagatelle que j'ai brouillée ce matin, vous en aurez la première copie. Il y a un peu de vanité d'auteur dans les six derniers vers.

Suscription: À Monsieur, Monsieur l'abbé de Pure./ À Paris.

*

À Rouen ce 12 de mars 1659.

Monsieur

Quelque pleine satisfaction que vous ayez reçue de la nouvelle représentation d'*Œdipe*², je puis vous assurer qu'elle n'égalé point celle que j'ai eue à lire votre lettre, soit que je la regarde comme un gage de votre amitié, soit que je la considère comme une pièce d'éloquence remplie^a des plus belles et des plus nobles expressions que la langue puisse souffrir. En vérité M[onsieu]r quelque approbation qu'ait emportée^b notre nouvelle *Jocaste*, elle n'a point fait faire tant de haha dans l'hôtel de Bourgogne que votre lettre dans mon cabinet. Mon frère et moi les avons redoublés à toutes les lignes, et y avons trouvé de continuels sujets d'admiration. Je suis ravi que Mlle de Beauchâteau ait si bien réussi, votre lettre n'est pas la seule que j'en ai vue. On a mandé du Marais³ à mon frère qu'elle avait étouffé les applaudissements qu'on donnait à ses compagnons pour attirer tout à elle, et M. Floridor⁴ me confirme tout ce que vous m'en avez mandé. Je n'en suis point surpris et il n'est rien arrivé que je ne lui aie prédit à elle-même en lui disant Adieu, quand je sus l'étude qu'elle faisait de ce rôle. Je souhaite seulement pouvoir trouver un sujet assez beau, pour la faire paraître dans toute sa force. Je crois qu'elle prendrait bien autant de soin pour faire réussir un original, qu'elle en a fait à remplir la place de la malade. Je suis marri de la difficulté que rencontre M. Boil[eau]⁵ mais] à ne vous rien c[e]ller, je ne suis point fâché d[e n'être] point à Paris en ce rencontre, où je me [trouverais] dans la nécessité de désobliger un des deux. Le poste où est son opposant, est si

considérable¹, que je crains pour lui qu'il ne fasse revenir bien des voix. Je souhaite d'apprendre bientôt qu'il se soit relâché, et que notre ami ait eu^a ce qu'il demande avec l'agrément de tout le monde. Je suis de tout mon cœur

Monsieur

votre très humble et très affectionné serviteur

CORNEILLE.

Suscription : À Monsieur/Monsieur l'Abbé de Pure/À Paris.

*

À Rouen ce 25 d'août 1660.

Monsieur

Un petit séjour aux champs² et un peu d'indisposition à la ville m'ont empêché de vous remercier plus tôt du dernier présent que vous m'avez fait. Je ne suis pas assez récent de mon latin pour me vanter d'entendre tous les mots choisis dont vous^b avez semé cet ouvrage³, mais je me connais assez en ce genre de poésie pour assurer qu'il y a des strophes dignes d'Horace. Il y en a quelques-unes où vous avez un peu trop négligé le tour du vers qui n'a pas assez de facilité, mais à tout prendre c'est un très beau travail, et un dessein tout à fait beau de vous écarter de la route des autres. Si vous l'eussiez exécuté en français il aurait eu une vogue merveilleuse. Le latin lui ôtera sans doute quelque chose. Il est si recherché qu'il n'est pas intelligible à ceux qui n'y savent que le plain-chant⁴, il m'échappe en quelques lieux, et je m'assure que quelques-uns^c de[s] lecteurs en sauront encore moins que moi. Cependant trouvez bon que je vous rende de très humbles grâces et de l'exemplaire que vous m'en avez envoyé, et de la manière dont vous y avez parlé de moi. Je suis à la fin d'un travail fort pénible sur une matière fort délicate. J'ai traité en trois préfaces les principales questions de l'art poétique sur mes trois volumes de comédies⁵. J'y ai fait^d quelques explications nouvelles d'Aristote, et avancé quelques propositions, et quelques maximes inconnues à nos anciens. J'y réfute celles^e sur lesquelles l'Académie a fondé la condamnation du *Cid*, et

ne suis pas d'accord avec M. d'Aubignac de tout le bien même qu'il a dit de moi¹. Quand cela paraîtra, je ne doute point qu'il ne donne matière aux critiques, prenez un peu ma protection. Ma première préface examine si l'utilité ou le plaisir est^a le but de [la] poésie dramatique, de quelles utilités elle est capable et quelles en sont^b les parties, tant intégrales comme le sujet et les mœurs, que de quantité, comme le prologue, l'épisode et l'exode. Dans la seconde je traite des conditions du sujet de la belle tragédie, de^c quelle qualité doivent être les incidents qui la composent et les personnes qu'on y introduit afin d'exciter la pitié et la crainte, comment se fait la purgation des passions par cette pitié et cette crainte, et des moyens de traiter les choses selon le vraisemblable ou le nécessaire. Je parle en la troisième des trois unités, d'action^d de jour et de lieu, et crois qu'après cela, il n'y a plus guère de question d'importance à remuer et que ce qui reste, n'est que la broderie qu'y peuvent ajouter la rhétorique, la morale, et la politique². En ne pensant vous faire qu'un remerciement, je vous rends insensiblement compte de mon dessein. L'exécution en demandait une plus longue étude que mon loisir ne m'a pu permettre. Vous n'y trouverez pas grande élocution ni grande doctrine, mais avec tout cela, j'avoue que ces trois préfaces m'ont plus coûté que n'auraient fait trois pièces de théâtre. J'oubliais à vous dire que je ne prends d'exemples modernes que chez moi, et bien que je contredise quelquefois M. d'Aubignac et M[essieu]rs de l'Académie, je ne les nomme jamais, et ne parle non plus d'eux que s'ils n'avaient point parlé de moi. J'y^e fait aussi une censure de chacun de mes poèmes en particulier³, où je ne m'épargne pas. Derechef préparez-vous à être de mes protecteurs⁴ et croyez que je suis toujours

Monsieur

votre très humble et très obéissant serviteur

CORNEILLE.

Suscription: À Monsieur/Monsieur l'abbé/de Pure/à Paris.

À Rouen ce 3 de nov[embre] 1661.

Monsieur

À quoi pensez-vous de me donner une joie imparfaite et de me rendre compte de la moitié d'une pièce si rare pour m'en faire attendre en vain l'achèvement. Pensez-vous que ce que vous me mandez de trois actes ne me rende pas curieux voire impatient de savoir^a des nouvelles des trois qui restent¹? C'est ce qui a différé ma réponse, et la prière que j'ai à vous faire de ne vous contenter pas du bruit que les comédiens font de mes deux actes² mais d'en juger vous-même et m'en mander votre sentiment tandis qu'il y a encore lieu à la correction. J'ai prié Mlle Des Œillettes³ qui en est saisie de vous les montrer quand vous voudrez, et cependant je veux bien vous prévenir un peu en ma faveur, et vous dire que si le reste suit du même air je ne crois pas avoir rien écrit de mieux. Mes deux héroïnes ont le même caractère, de vouloir épouser par ambition un homme pour qui elles n'ont aucun amour, et le dire à lui-même; et toutefois je crois que cette ressemblance se trouvera si diversifiée par la manière de l'exprimer que beaucoup ne s'en apercevront pas. Elles s'offrent toutes deux à lui sans blesser la pudeur du sexe, ni démentir la fierté de leur rang. Les vers en sont assez forts et assez nettoyés, et la nouveauté de ce caractère pourra ne déplaire pas si elle est bien soutenue par le reste de l'action. Je vous [ai] déjà parlé de l'une qui était femme de Pompée, Sylla le força de la répudier pour épouser Émilie fille de sa femme et d'Émilie Scaurus son premier mari. Plutarque et Appian la nomment Antistie fille du prêteur Antistius. Un évêque espagnol nommé Joannes Gerundensis la nomme Aristie, et son père Aristius⁴. Je ne doute point qu'il ne se méprenne mais à cause que le mot est plus doux, je m'en suis servi, et vous en demande votre avis et celui de nos savants amis. Aristie a plus de douceur mais il sent plus le roman, Antistie est plus dur aux oreilles, mais il sent plus l'histoire et a plus de majesté. *Quid juris*⁵? J'espère dans trois ou quatre jours avoir achevé le 3^e acte. J'y fais un entretien de Pompée avec Sertorius que les deux premiers préparent assez, mais je ne sais si on en pourra^b souffrir la longueur. Il est de deux cent cinquante-deux vers⁶. Il me semble que deux hommes tels qu'eux, généraux de deux armées ennemies,

ne peuvent achever en deux mots une conférence si attendue durant une trêve. On a souffert Cinna et Maxime qui en ont consumé davantage¹ à consulter avec Auguste. Les vers de ceux-ci me semblent bien aussi forts et plus pointilleux², ce qui aide souvent au théâtre où les picoteries soutiennent et réveillent l'attention de l'auditeur. Mon autre héroïne n'est pas si historique qu'Arístie, mais elle ne laisse pas d'avoir son fondement en l'histoire³. Je la fais fille de ce Viriatus qui défit tant de fois les Romains en Espagne, et fut enfin défait douze ou quinze ans avant la venue de Sertorius qui fut particulièrement assisté par les Lusitaniens, qui étaient les compatriotes de ce grand capitaine que j'en fais roi bien que l'histoire n'en fasse qu'un chef de brigands qui enfin combattit en corps d'armée. J'ai plus besoin de grâce pour Sylla qui mourut et se démit de sa puissance avant la mort de Sertorius, mais sa^b vie est d'un tel ornement à mon ouvrage pour justifier les armes de Sertorius, que je ne puis m'empêcher de le ressusciter. Mon auteur moderne, Joannes Gerundensis, le fait vivre après Sertorius, mais il se trompe aussi bien qu'au nom d'Arístie. Je ne demande point votre avis sur ce dernier point, car quand ce serait une faute je me la pardonne, *ignosco egomet mi*. Adieu notre ami, aimez-moi toujours s'il vous plaît et me tenez pour

votre très humble et très obéissant serviteur

CORNEILLE.

Suscription: À Monsieur/Monsieur l'abbé de Pure/à Paris.

*

À Rouen ce 25 d'avril [1662⁴].

Monsieur

L'estime et l'amitié que j'ai depuis quelque temps pour Mlle Marotte⁵ me fait vous avoir une obligation très singulière de la joie que vous m'avez donnée en m'apprenant son succès et les merveilles de son début. Je l'avais vue ici représenter^c *Amalassonte*⁶ et en avais conçu une assez haute opinion pour en dire beaucoup de bien à M. de Guise⁷ quand il fut question vers la mi-carême de la faire

entrer au Marais, mais ce que vous m'en mandez passe mes plus douces espérances, et va si loin que mes amis, à qui j'ai^a fait part de votre lettre, veulent malgré que^b vous en aviez un peu le cœur navré quand vous m'avez écrit¹. Puisque MM. Boyer et Quinault sont convaincus de son mérite, je vous conjure de les obliger à me montrer bon exemple, car outre que je serai bien aise d'avoir quelquefois mon tour à l'Hôtel ainsi qu'eux et que je ne puis manquer d'amitié à la Reine Viriate² à qui j'ai tant d'obligation, le déménagement que je prépare pour me transplanter à Paris³ me donne tant d'affaires que je ne sais si j'aurai assez de liberté d'esprit pour mettre quelque chose cette année sur le théâtre⁴. Ainsi si ces M[essieu]rs ne les secourent ainsi que moi il n'y a pas d'apparence que le Marais se rétablisse, et quand la machine⁵ qui est aux abois sera tout à fait défunte, je trouve que ce théâtre ne sera pas^c en trop bonne posture⁶. Je ne renonce pas aux acteurs qui le soutiennent, mais^d aussi je ne veux point tourner le dos tout à fait à M[essieu]rs de l'Hôtel⁷ dont je n'ai aucun lieu de me plaindre et où il n'y a rien à craindre quand une pièce est bonne. Ils aspirent tous à y entrer et ils ne sont pas assez injustes pour exiger de moi un attachement, qu'ils ne me voudraient pas promettre. Quelques-uns à ce qu'on m'a dit ont p[en]sé^e passer au Palais-Royal⁸, je ne sais pas ce qui les a retenus au Marais mais je sais bien que ce n'a pas été pour l'amour de moi qu'ils y sont demeurés. J'appris hier que le pauvre Magnon⁹ est mort de ses blessures. Je le plains et suis de tout mon cœur

Monsieur

votre très humble et très obéissant serviteur

CORNEILLE.

Suscription: À Monsieur/Monsieur l'Abbé de Pure/À Paris.

LETTRE DE PIERRE CORNEILLE À PELLISSON

Ce vendredi.

*En matière d'amour je suis fort inégal,
J'en écris assez bien, et le fais assez mal,
J'ai la plume féconde et la bouche stérile,
Bon galant au théâtre et fort mauvais en ville,
Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui
Que quand je me produis par la bouche d'autrui.*

Voilà M[onsieu]r une petite peinture que je fis de moi-même il y a vingt ans. Je ne vaux guère mieux à présent. Quoi qu'il en soit, Mgr le P[rocurer] G[énéral]¹ a voulu avoir ces six vers, et je ne suis pas fâché de lui avoir fait voir que j'ai toujours eu assez d'esprit pour connaître mes défauts malgré l'amour-propre qui semble être attaché à notre métier. J'obéis donc sans répugnance aux ordres qu'il lui a plu m'en donner et vous supplie de me ménager un moment d'audience pour prendre congé de lui, puisqu'il a voulu que je l'importunasse encore une fois. Il me témoigna dimanche dernier assez de bonté pour me faire espérer qu'il ne dédaignerait pas de prendre quelque soin de moi, et je ne doute point^a que tôt ou tard elle n'ait son effet, principalement quand vous prendrez la peine de l'en faire souvenir. Je me promets cela de la généreuse amitié dont vous m'honorez et suis à vous de tout mon cœur.

CORNEILLE.

ŒDIPE

Tragédie

ŒDIPE

TRAGÉDIE



Imprimé à Rouen, et se vend

À PARIS

Chez Augustin Courbé, au Palais, en la
galerie des Merciers, à la Palme.

Et

Chez Guillaume de Luynes, libraire juré,
dans la même galerie, à la Justice.

M. DC. LIX

AVEC PRIVILÈGE DU ROI

VERS PRÉSENTÉS
À MONSEIGNEUR LE PROCUREUR GÉNÉRAL
FOUQUET,
SURINTENDANT DES FINANCES^a

- Laisse aller ton essor jusqu'à ce grand Génie
Qui te rappelle au jour dont les ans t'ont bannie,
Muse, et n'oppose plus un silence obstiné
À l'ordre surprenant que sa main t'a donné.
- ⁵ De ton âge importun la timide foiblesse
A trop et trop longtemps déguisé ta paresse,
Et fourni de couleurs¹ à la raison d'État
Qui mutine ton cœur contre le Siècle ingrat.
L'ennui de voir toujours ses louanges frivoles
- ¹⁰ Rendre à tes longs travaux paroles pour paroles,
Et le stérile honneur d'un éloge impuissant
Terminer son accueil le plus reconnaissant;
Ce légitime ennui qu'au fond de l'âme excite
L'excusable fierté d'un peu de vrai mérite,
- ¹⁵ Par un juste dégoût, ou par ressentiment,
Lui pouvait de tes vers envier l'agrément.
Mais aujourd'hui qu'on voit un Héros magnanime
Témoigner pour ton nom une toute autre estime,
Et répandre l'éclat de sa propre bonté²
- ²⁰ Sur l'endurcissement de ton oisiveté,
Il te serait honteux d'affermir ton silence
Contre une si pressante et douce violence,
Et tu ferais un crime à lui dissimuler
Que ce qu'il fait pour toi te condamne à parler.
- ²⁵ Oui, généreux appui de tout notre Parnasse,
Tu me rends ma vigueur lorsque tu me fais grâce,
Et je veux bien apprendre à tout notre avenir

- Que tes regards bénins ont su me rajeunir.
 Je m'élève sans crainte avec de si bons guides,
 30 Depuis que je t'ai vu, je ne vois plus mes rides,
 Et plein d'une plus claire et noble vision,
 Je prends mes cheveux gris pour cette illusion.
 Je sens le même feu, je sens la même audace,
 Qui fit plaindre le Cid, qui fit combattre Horace,
 31 Et je me trouve encor la main qui crayonna
 L'âme du grand Pompée, et l'esprit de Cinna.
 Choisis-moi seulement quelque nom dans l'Histoire
 Pour qui tu veuilles place au Temple de la Gloire,
 Quelque nom favori qu'il te plaise arracher
 40 À la nuit de la tombe, aux cendres du bûcher.
 Soit qu'il faille ternir ceux d'Énée et d'Achille,
 Par un noble attentat sur Homère et Virgile;
 Soit qu'il faille obscurcir par un dernier effort
 Ceux que j'ai sur la scène affranchis de la mort¹;
 45 Tu me verras le même, et je te ferai dire,
 Si jamais pleinement ta grande âme m'inspire,
 Que dix lustres et plus n'ont pas tout emporté
 Cet assemblage heureux de force et de clarté,
 Ces prestiges secrets de l'aimable imposture
 50 Qu'à l'envi m'ont prêtée et l'Art et la Nature.
 N'attends pas toutefois que j'ose m'enhardir,
 Ou jusqu'à te dépeindre, ou jusqu'à t'applaudir;
 Ce serait présumer que d'une seule vue
 J'aurais vu de ton cœur la plus vaste étendue,
 55 Qu'un moment suffirait à mes débiles yeux
 Pour démêler en toi ces dons brillants des Cieux,
 De qui l'inépuisable et perçante lumière,
 Sitôt que tu parais, fait baisser la paupière.
 J'ai déjà vu beaucoup en ce moment heureux,
 60 Je t'ai vu magnanime, affable, généreux,
 Et ce qu'on voit à peine après dix ans d'excuses²,
 Je t'ai vu tout d'un coup libéral pour les Muses:
 Mais pour te voir entier il faudrait un loisir
 Que tes délassements daignassent me choisir.
 65 C'est lors que je verrais la saine Politique
 Soutenir par tes soins la Fortune publique,
 Ton zèle infatigable à servir ton grand Roi,
 Ta force et ta prudence à régir ton emploi;
 C'est lors que je verrais ton courage intrépide
 70 Unir la vigilance à la vertu solide;

Je verrais cet illustre et haut discernement
 Qui te met au-dessus de tant d'accablement,
 Et tout ce dont l'aspect d'un Astre¹ salulaire
 Pour le bonheur des lis t'a fait dépositaire,
⁷⁵ Jusque-là ne crains pas que je gâte un portrait,
 Dont je ne puis encor tracer qu'un premier trait;
 Je dois être témoin de toutes ces merveilles
 Avant que d'en permettre une ébauche à mes veilles,
 Et ce flatteur espoir fera tous mes plaisirs,
⁸⁰ Jusqu'à ce que l'effet succède à mes désirs.
 Hâte-toi cependant de rendre un vol sublime
 Au Génie amorti que ta bonté ranime,
 Et dont l'impatience attend pour se borner
 Tout ce que tes faveurs lui voudront ORDONNER.

AU LECTEUR^a

Ce n'est pas sans raison que je fais marcher ces vers à la tête de l'*Edipe*, puisqu'ils sont cause que je vous donne l'*Edipe*. Ce fut par eux que je tâchai de témoigner à M. le Procureur Général quelque sentiment de reconnaissance pour une faveur signalée que j'en venais de recevoir; et bien qu'ils fussent remplis de cette présomption si naturelle à ceux de notre métier, qui manquent rarement d'amour-propre, il me fit cette nouvelle grâce d'accepter les offres qu'ils lui faisaient de ma part, et de me proposer trois sujets pour le théâtre, dont il me laissa le choix. Chacun sait que ce grand ministre n'est pas moins le surintendant des belles-lettres que des finances, que sa maison est aussi ouverte aux gens d'esprit qu'aux gens d'affaires; et que soit à Paris, soit à la campagne, c'est dans les bibliothèques qu'on attend ces précieux moments qu'il dérobe aux occupations qui l'accablent, pour en gratifier ceux qui ont quelque talent d'écrire avec succès. Ces vérités sont connues de tout le monde, mais tout le monde ne sait pas que sa bonté s'est étendue jusqu'à ressusciter les Muses ensevelies dans un long silence, et qui étaient comme mortes au monde, puisque le monde les avait oubliées. C'est donc à moi à le publier, après qu'il

Table des matières

1749

À MONSEIGNEUR SUR SON MARIAGE

Notice 1715

Notes et variantes 1716

VERSION DES HYMNES DE SAINT VICTOR

Notice 1718

Notes et variantes 1720

HYMNES DE SAINTE GENEVIÈVE

Notice 1720

Notes et variantes 1722

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

**ŒDIPE — LA TOISON D'OR
DESSEINS DE LA TOISON D'OR
SERTORIUS — SOPHONISBE
OTHON — AGÉSILAS
ATTILA ROI DES HUNS
TITE ET BÉRÉNICE
PSYCHÉ — PULCHÉRIE
SURÉNA GÉNÉRAL DES PARTHES**

**CORRESPONDANCE DE CORNEILLE
AVEC L'ABBÉ DE PURE, PELLISSON,
CHAPELAIN, CLAIREFONTAINE,
HUYGENS, SAINT-ÉVREMOND, COLBERT**

LES TROIS DISCOURS SUR LE POÈME DRAMATIQUE

**AVERTISSEMENT DES ÉDITIONS COLLECTIVES
DE 1663, 1664 ET 1682**

**L'OFFICE DE LA SAINTE VIERGE
LOUANGES DE LA SAINTE VIERGE
VERSION DES HYMNES DE SAINT VICTOR
HYMNES DE SAINTE GENEVIÈVE**

**LA GUERRE DE DÉVOLUTION
AU ROI SUR SA CONQUÊTE DE LA FRANCHE-COMTÉ
LA CAMPAGNE DE HOLLANDE
SUR LA PRISE DE MASTRIC
LA CAMPAGNE DE 1676
AU ROI SUR LA PAIX DE 1678**

**REMERCIEMENT AU ROI, PLACET AU ROI,
SONNET, AU ROI TOUCHANT LES FONTAINES,
SUR SA LIBÉRALITÉ ENVERS LES MARCHANDS DE PARIS,
SUR LES PIÈCES DE CORNEILLE QU'IL A FAIT REPRÉSENTER**

**À MGR LE DUC DE GUISE, AU R. P. DELIDEL,
ODE À M. PELLISSON, À MONSIEUR SUR SON MARIAGE**

POÉSIES DIVERSES

Notices, notes et variantes

Othon.

Détail de la gravure de l'édition d'Amsterdam,

A. Wolfgang, 1664.

Photo © Bibliothèque nationale. Paris.